

monsieur et cher beau-frère,—voilà tout... Et en ce faisant, il me semble que je n'outrepasse pas mon droit.

L'affaire en était restée là pour l'instant.

Mais la guerre était déclarée entre Gaston et M. de Lauriac....

Henri comprenait fort bien que son beau-frère ne désirait trouver qu'une occasion, un simple prétexte pour lui chercher querelle....

Et lui, de son côté, ne demandait pas mieux que d'avoir une affaire avec l'homme qui avait rendu sa sœur à ce point malheureuse, qu'elle s'était vue dans la nécessité de venir chercher un refuge à Lauriac.

Ah ! si la marquise et Blanche n'avaient point caché l'affreuse vérité à Henri, si M. de Lauriac avait pu se douter que son beau-frère n'était qu'un misérable, qu'il ne s'appelait point Kersaint, mais bien Souchard, qu'il n'était nullement vicomte, et qu'il n'était entré dans sa famille qu'au moyen d'une infâme supercherie !... ah ! certes, il n'aurait pas eu autant de patience et il eût été certainement le premier à aller au devant d'une querelle qui pouvait lui fournir le moyen de châtier l'imposteur qui avait fait à jamais le désespoir de la malheureuse Blanche en imprimant une indélébile flétrissure à l'innocente petite Loulou.

Mais la marquise, qui redoutait la bien naturelle violence de son fils dans cette occurrence, lui avait,—nous l'avons bien dit,—soigneusement caché toute l'odieuse vérité.

Néanmoins, après cette partie où le beau Gaston s'était permis cette réplique injurieuse, la même pensée lui revint à diverses reprises à l'esprit :

—Décidément, si je pouvais débarrasser ma pauvre Blanche de ce drôle, elle est assez jeune et aussi assez charmante pour recommencer sa vie... Je crois que je lui rendrais un fier service.

Henri ne se doutait certainement pas qu'une tincelle allait mettre le feu aux poudres amassées entre lui et le beau Gaston.

Un certain jour, comme Henri de Lauriac, arrivant de la campagne, gravissait l'escalier du cercle de Boston, situé sur le boulevard, celui-là même où il avait rencontré Gaston, il lui échappa une exclamation de joyeuse surprise.

Il avait devant lui descendant les degrés un grand garçon au teint basané, aux yeux clairs à longue barbe châtain qui s'écria à sa vue :

—Tiens ! Lauriac ! Ah ! mon vieux camarade, que je suis donc heureux de te voir !

—Octave ! Mon cher Marcennay ! Tu ne peux te douter combien je suis content de te retrouver..

Octave de Marcennay est l'explorateur bien connu. Il a déjà traversé l'Afrique à diverses reprises.... Il poursuit l'œuvre de Livingstone, avec plus de mérite que Stanley à coup sûr, car il n'a, dans ces expéditions lointaines et dangereuses, aucun intérêt commercial et il exécute des entreprises fantastiques avec les moyens les plus exigus.

Et avec ces faibles leviers, il a soulevé des montagnes.

—Et d'où viens tu ? lui avait dit Henri.

—Du Sud du lac de Tanganica, en partant de Zanzibar, pour arriver à Saint-Paul de Léanda.

—Un beau voyage ?

—Superbe.... et que je compte bien recommencer dès que j'aurai réuni les ressources nécessaires.

—Et où vas-tu de ce pas ?

Octave de Marcennay se mit à rire.

—Comme toujours, droit devant moi.... Je ne sais que faire.... Après trois années d'absence, on ne connaît plus personne à Paris.... Un camarade m'a inscrit à ce cercle, mais ils jouent là haut et.... ça m'ennuie.... ou plutôt ça ne me dit rien.... Je n'aime qu'une partie au monde.

—Laquelle ?

—Celle où l'on risque sa vie, pour une idée, ou pour une œuvre....

—Tu es dans le vrai,—répliqua Henri avec un profond soupir.

—Hum !—fit M. de Marcennay,—voilà un soupir qui va loin....

—Aussi loin que possible, il se perd, il n'a pas de but.... il est vide et creux comme toute mon existence.

—Ah ! je ne vous comprends pas,—s'écria l'explorateur,—non, en vérité, je ne vous comprends pas, toi tout le premier.... Tu es riche, tu portes un beau nom.... Tu as une bonne santé, et il n'y a pas besoin de te regarder deux fois pour être certain que tu t'ennuies à périr.

—Et que veux-tu que je fasse ?....

—Fais comme moi.... Attèles-toi à une œuvre utile, mets y toute ton énergie.... Je te jure bien que tu n'auras plus le temps de t'ennuyer....

M. de Marcennay se mit tout à coup à rire.

—Ne me trouves-tu pas assez ridicule ! Me voici planté sur le grand escalier d'un cercle, et te faisant une conférence sur l'utilité des explorations !

—Tu dînes avec moi.... et nous causerons. Et où veux-tu dîner ?

—Oh ! cela m'est parfaitement indifférent....

Tu comprends bien que quand, pendant plus de quinze mois, on a mangé de la cuisine des Nyams-Nyams, on a cessé d'être difficile.

—Et qu'est-ce qu'ils mangent les Nyams-Nyams ?

—Trop souvent, par malheur, de la chair humaine.... Mais je te prie de croire que je n'y ai jamais goûté.

—Eh bien, si tu veux, nous dînerons au cercle. Il y a des cabinets où nous serons très bien pour tailler une longue bavette, car tu comprends bien, mon cher vieux, que ne nous étant pas vus depuis si longtemps, nous avons une foule de choses à nous dire.

—Eh bien ! commande tout, ordonne tout.... du moment que tu es libre, et que tu peux me consacrer ta soirée....

—Ah ! je ne te fais aucun sacrifice,—répondit Henri avec découragement.

—Et comment allais-tu passer ton temps ?

—J'allais jouer....

—Toi !....

Il y eut tant de reproche, tant de surprise désappointée dans cette singulière exclamation de M. de Marcennay, qu'Henri sentit une subite rougeur lui pointer au front et aux joues.

—Que veux-tu ?.... C'est un moyen comme un autre de passer le temps.

—Oh ! cher ami, ce n'est pas à moi de t'adresser des reproches.... J'ai eu mes heures de folie tout comme un autre, j'en suis bien revenu, par exemple !....

Une heure plus tard, les deux amis étaient installés dans un petit cabinet du cercle en face d'un menu appétissant.

Ils n'avaient pas terminé leur potage, qu'il se fit un remue-ménage dans le cabinet voisin, qui n'était séparé de la pièce où se trouvaient les deux jeunes gens que par une cloison très mince.

—Allons, bon !—fit Henri de Lauriac avec ennui,—nous allons être obligés de mettre une sourdine à notre voix, autrement toute notre conversation serait entendue.

—Bah ! fit Octave, c'est un petit malheur, j'ai pris l'habitude de parler bas dans des pays où un mot prononcé trop haut peut vous coûter la vie.

Le dîner suivit son cours.

M. de Marcennay, questionné par son ami, raconta doucement, sans éclat, et comme la chose du monde la plus simple, de terrifiantes aventures.

Il disait ses espérances, les divers buts poursuivis par lui.

Où allait-il se rendre ?....

Il n'en savait rien encore. Peut-être repartirait-il, comme il l'avait dit à son ami, pour le pays des Nyams Nyams !.... Peut-être entreprendrait-il un voyage en Annam, au Tonkin, "car,—concluait-il,—il y a beaucoup à faire par là...."

M. de Lauriac écoutait avec une attention profonde.

Il tressaillit tout à coup et de la main imposa silence à M. de Marcennay....

—Allons bon !....—fit ce dernier,—tu vas t'occuper de ce que l'on peut dire à travers une porte !

—Je te demande pardon.—C'est mon nom qui vient d'être prononcé....

—Peu importe.... Nous aurions décidément dû aller dîner ailleurs....

Henri avait reconnu la voix de son beau-frère.

—Oui !—disait le beau Gaston,—j'ai parlé assez haut l'autre soir et il n'a pas pipé, M. de Lau-

riac.... Il joue avec un surprenant bonheur.... car le plus souvent il gagne.... Je regrette de ne pas être son ami, tout en étant son beau-frère.... car il vaut mieux être dans son jeu que contre lui.

M. de Marcennay hochait la tête.

Evidemment il faisait cette réflexion que le marquis de Lauriac saisis sur son visage :

—Dame, mon cher ami, tu n'aurais qu'à ne pas jouer.... tu ne t'attirerais pas de pareils affronts, M. de Lauriac s'était à demi soulevé....

Evidemment il allait se précipiter dans le cabinet voisin.

D'un mouvement brusque, irrésistible, Octave de Marcennay lui saisit le bras, l'obligeant à se rasseoir.

—Tu ne vas pas, je pense, te battre avec le premier venu.... ou le dernier.... parce qu'il dit que tu es.... trop heureux aux cartes.... Tu es au-dessus d'un tel propos, je le pense....

Et comme les mains d'Henri se crispaient :

—Tu connais cet homme ?....—demanda M. de Marcennay.

—Oui, je le reconnais à sa voix.... c'est un homme qui a rendu ma sœur malheureuse comme les pierres.... c'est mon beau-frère, le vicomte de Kersaint.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

L'Hon. G. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th St. }

AU DR. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphtérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines